

Viatica



Pour citer cet article :

Gilles BERTRAND, « Du voyage utile et nécessaire : Les arts de voyager et le débat sur les voyages au XVIII^e siècle », *Viatica* [En ligne], 6 | 2019,
URL : <http://revues-msh.uca.fr/viatica/index.php?id=314>
DOI : <https://dx.doi.org/10.52497/viatica314>



La revue *Viatica* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution 4.0 International.

L'Université Clermont Auvergne est l'éditeur de la revue en ligne *Viatica*.

DU VOYAGE UTILE ET NÉCESSAIRE : LES ARTS DE VOYAGER ET LE DÉBAT SUR LES VOYAGES AU XVIII^E SIÈCLE

Gilles BERTRAND

Université Grenoble Alpes

On sait que malgré l'intensité des pratiques voyageuses en Europe et dans le reste du monde au cours du XVI^e siècle, les arts de voyager ne parvinrent que lentement à s'imposer. Tandis que, depuis la fin du Moyen Âge, les pèlerins disposaient de vade-mecum oscillant entre l'itinéraire et le cours de méditation chrétienne et les marchands de manuels qui les aidaient à s'orienter sur les chemins de l'Europe, il fallut attendre le dernier tiers du XVI^e siècle pour qu'apparaissent des textes propres à légitimer une pratique voyageuse orientée vers la connaissance raisonnée des espaces et de leurs richesses terrestres. Jusqu'alors, les classes supérieures britanniques et de l'Europe continentale recouraient, à côté des descriptions géographiques, soit à des récits de pèlerins, soit à des livres de poste ou autres instruments pratiques qui leur permettaient de se repérer dans l'espace¹. En contrepoint des inventaires récemment dressés en Autriche ou au Canada sur l'apparition d'une théorie du voyage après 1550², il est intéressant de noter que le motif de la déambulation resta absent tout au long du XVI^e siècle dans les traités de civilité, les arts de gouvernement et les traités d'éducation du prince, ouvrages pourtant prodigues en conseils sur la manière de se comporter destinés aux membres de la noblesse et des élites appelés à tenir les rênes du pouvoir³.

-
1. Franck Lestringant, « Suivre la Guide », dans *Cartes et Figures de la terre* (coll.), Paris, Centre Georges Pompidou, 1980, p. 424-435.
 2. Justin Stagl, *A History of Curiosity. The Theory of Travel 1550-1800*, Coire, Harwood Academic Publishers, 1995 ; Normand Doiron, *L'Art de voyager. Le déplacement à l'époque classique*, Sainte-Foy/Paris, Presses de l'Université Laval/Klincksieck, 1995.
 3. Albrecht Burkardt, « At the origins of the Grand Tour. Travel in the treatises of education of the nobility from the 16th to the early 17th century », dans W. Berelowitch, V. Rjeoutski, I. Fedjukin. *Ideal of Education among the European Nobilities, 17th – early 19th centuries; Идеал воспитания дворянства в Европе 17-начало 19 вв.*, Sep 2014, Moscou, Russia. NLO, 2017, *Идеал воспитания дворянства в Европе, XVII-XIX вв.* [Ideal of education among the nobility in Europe, XVIIth- XIXth centuries]. (<http://edunob.hypotheses.org>) . <hal-01354601>

Une résistance durable face à l'accueil d'un discours sur les raisons de se déplacer aurait ainsi précédé l'irruption des arts de voyager.

Notre propos n'est certes pas de retracer la genèse et l'affirmation des traités apodémiques aux XVI^e et XVII^e siècles puisque, à la suite des travaux de Justin Stagl et de Normand Doiron, Francine-Dominique Liechtenhan et Alain Guyot s'y sont employés dans une précédente livraison de *Viatica*⁴. Tout au plus rappellerons-nous qu'un pic de leur production se dessina entre 1570 et 1620, mêlant des textes provenant des aires culturelles suisse, flamande, germanique, néerlandaise ou britannique, dont ceux de Theodor Zwinger (1577), Juste Lipse (1578) et Thomas Palmer (1606). Jean Boutier nous rappelle opportunément que le corpus des arts de voyager ne fut pas alors seulement constitué de textes à la vision diamétralement opposée, les uns profondément hostiles au voyage des jeunes nobles à partir du *Quo vadis* de Joseph Hall (1617, traduit en 1628 en français), les autres faisant au contraire l'apologie de cette expérience à l'instar du bref mais efficace essai sur le voyage de Francis Bacon en 1625. Il nous indique que s'installa plus ou moins au même moment dans les mondes germanique et britannique une méthode d'observation et de description qui prévoyait d'une part de dresser la liste « des choses qu'il faut observer pendant le voyage », d'autre part d'établir des questionnaires en vue « d'affiner les descriptions et d'organiser ensuite la rédaction des observations descriptives réalisées⁵ ». Ainsi en alla-t-il du traité du Néerlandais Thomas Van Erpe ou Erpen (*De peregrinatione gallica utiliter instituenda tractatus*), publié en 1631 mais probablement rédigé au tout début du XVII^e siècle, comme des instructions de Thomas Howell (1642). On en retiendra que se constituèrent dès lors deux lignes de force dans la stratégie des arts de voyager, l'une tirant du côté de la veine polémique et l'autre traduisant une volonté de méthode pour faire croître le savoir. Nous n'en sommes que mieux à même de comprendre les évolutions et les lignes de fracture propres au siècle des Lumières.

Ce dernier fut marqué, au niveau des arts de voyager, par la montée en puissance de la part francophone alors qu'elle avait tardé à s'imposer au siècle précédent, manifestant un retard par rapport aux Allemands et aux Anglais. Si les réticences exprimées par un Descartes avaient amené les Français à ne s'introduire qu'après 1650 sur la « scène » européenne de la justification des voyages⁶, le siècle suivant fut propice à un élargissement de la production apodémique, associant cette fois-ci les Français à leurs voisins⁷. Le débat sur l'utilité ou non du voyage pour les jeunes gens culmina dans les années 1720, opposant les arguments en faveur du déplacement à ceux qui justifiaient

4. Alain Guyot et Francine-Dominique Liechtenhan, « Partir : pour quoi faire ? De quelques “méthodes” et “arts de voyager” aux XVI^e et XVII^e siècles », *Viatica* 5, 2018 [En ligne], URL : <https://revues-msh.uca.fr:443/viatica/index.php?id=984>.

5. Jean Boutier, « Le Grand Tour : une pratique d'éducation des noblesses européennes (XVI^e-XVIII^e siècles) », dans Association des Historiens Modernistes des Universités, *Le Voyage à l'époque moderne*, Paris, PUPS, 2004, p. 7-25, ici p. 15.

6. Voir à cet égard l'inventaire de N. Doiron (*op. cit.*, p. 233-236) et les auteurs commentés dans A. Guyot et F. -D. Liechtenhan, *op. cit.*

7. Tandis que J. Stagl situe au XVII^e siècle le moment d'expansion maximale des arts de voyager, Daniel Roche rappelle que Gilles Boucher de la Richarderie, dans sa *Bibliothèque universelle des voyages* (1806-1808), a relevé 6 arts de voyager au XVI^e siècle, 24 au XVII^e et 30 au XVIII^e (*Humeurs vagabondes. De la circulation des hommes et de l'utilité des voyages*, Paris, Fayard, 2003, p. 53-54). Les statistiques dans ce domaine demeurent cependant fragiles selon le type d'ouvrages pris en compte.

de s'opposer au voyage de tout citoyen comme à celui des princes, ce qui amena divers auteurs à en dénoncer les risques, à l'instar du Suisse Muralt. Plus tard, à partir des années 1760, le voyage conçu avec une finalité de croissance personnelle bascula vers l'idée de l'enquête accomplie au service de l'humanité, quand il ne s'agissait pas de mettre le voyageur au service de la puissance de sa propre patrie.

Pour ou contre les voyages : un débat largement ouvert au XVIII^e siècle

Le voyage en Europe a gardé au cours du XVIII^e siècle sa fonction d'éducation des hautes classes, et les écrits des gens de culture et de science restent la meilleure voie pour tenter de repérer la manière dont les normes se sont transmises ou modifiées par rapport aux siècles précédents. À côté des préfaces, avertissements et conseils pratiques qui abondent dans les livres de postes, guides ou manuels utilisés par les voyageurs pour certaines destinations, un véritable arsenal d'instructions et de traités nous aide à reconstituer ce que fut la pensée du voyage chez les femmes et les hommes des Lumières. Depuis le débat à distance entre Joseph Hall et Francis Bacon au début du XVII^e siècle, un certain nombre de ces textes pour la plupart imprimés, brèves suggestions, définitions de dictionnaires ou essais académiques, traduisent une tension durable entre la défense et illustration des voyages et l'évocation sourcilleuse de leurs dangers.

L'opposition entre l'apologie d'un savoir appris dans les livres ou en restant sous la protection du milieu familial et l'encouragement aux apprentissages issus du déplacement physique au prix de risques à affronter de façon raisonnée connut une phase critique au milieu des années 1720. Alors que de nombreux écrits, comme la compilation de Jean-Frédéric Bernard imprimée en 1716 sur les voyages au Nord, attestaient un vif engouement pour la lecture des relations de voyage, un groupe d'articles du *Nouveau Mercure* publiés de mars à septembre 1721 mettait en garde contre les voyages « défectueux », coupables de ne pas permettre une connaissance exacte des pays éloignés que fréquentaient les Européens⁸. Appliquée tantôt aux récits de voyage, tantôt au voyageur lui-même, cette méfiance ancienne s'exprima avec force dans la *Lettre sur les Voiages* de Bêat-Louis de Muralt, écrite à la fin du XVII^e siècle mais publiée sans nom d'auteur en 1725 et farouchement hostile au voyage d'instruction.

8. Voici les titres des trois articles parus dans *Le Nouveau Mercure*, présentés comme le début du compte rendu d'un ouvrage anonyme anglais : « Essai sur l'État présent de la géographie, c'est-à-dire sur les Cartes, sur les Livres qui traitent de cette Science, & ceux de Voyages ; où l'on parle des précautions, des moyens & des instructions nécessaires à ceux qui dans la suite entreprendront de faire des Cartes, des Livres de Geographie, et des Voyages », mars 1721, p. 39-50 ; « Quelques remarques sur les Voyageurs, où l'on fait voir leur négligence & leurs defauts dans les Relations qu'ils nous donnent », mai 1721, p. 3-23 ; « Instructions nécessaires aux Voyageurs pour faire leurs observations ; avec une adresse aux Marchands & aux Missionnaires qui se trouvent dans les païs Etrangers, & qui peuvent rendre des services considérables à la Geographie », septembre 1721, p. 3-20.

La polémique qui s'ensuivit amena à rééditer en 1727 le traité de Baudelot de Dairval, *De l'utilité des voyages*, ouvrage initialement paru en 1686 et qui défendait avec une passion tout aussi vive les voyages d'instruction, accomplis en se rendant à l'étranger à la recherche des antiquités⁹.

L'argumentaire des opposants au voyage éclaire doublement la réflexion sur les voyages des décennies suivantes¹⁰. En premier lieu, la dénonciation de leur abus par Bêat-Louis de Muralt et son discours sur la nécessité de se former chez soi plutôt que d'aller courir le monde a laissé des traces durables, sensibles dans l'*Émile* de Rousseau et chez ses épigones, de Bernardin de Saint-Pierre au beaucoup moins connu docteur Amoureux¹¹. En second lieu, la lettre de Muralt participe d'une éthique de l'utilité des activités humaines. Tout en développant une vision classique qui valorise la connaissance intérieure de l'homme et la nécessité de se prémunir contre la corruption du monde, Muralt assigne à l'éducation le même but que tous les apologistes des vertus du voyage, à savoir que l'esprit doit se former de la meilleure façon possible pour atteindre la vérité.

Cette préoccupation se retrouve chez l'Anglais Richard Hurd, évêque de Worcester, dont l'abbé Le Blanc traduisit en 1765 les *Dialogues sur les mœurs des Anglois, et sur les voyages* parus l'année précédente¹². Dans une conversation qu'il imagine entre Locke et Shaftesbury, Hurd défend l'idée que l'instruction procède lentement et que les voyages accomplis trop jeunes entraînent une « perte inévitable de temps » (p. 79) et une « dissipation d'esprit » (p. 82). L'un des intérêts de son texte est de reprendre les idées négatives sur le Grand Tour déjà exprimées par Locke en 1693 et de dénoncer

-
9. Charles César Baudelot de Dairval, *De l'utilité des voyages et de l'avantage que la recherche des antiquitez procure aux sçavans*, Paris, Pierre Aubouin et Pierre Emery, 1686 (rééd. à Rouen, Ch. Ferrand, 1727) ; [Bêat-Louis de Muralt,] *Lettres sur les Anglois et les François et sur les Voiages*, Genève, Fabri et Barillot, 1725. La réédition de ces dernières en 1726, 1727 et 1728, toujours sans nom d'auteur, prouve à la fois leur succès et l'intensité de la polémique sur les voyages à ce moment-là.
 10. Sur la lettre de Muralt et sa postérité, voir Madeleine Therrien, « La "Lettre sur les voyages" de Bêat de Muralt ou de l'inutilité des voyages », dans *Métamorphoses du récit de voyage*, François Moureau (dir.), Paris/Genève, Champion/Slatkine, 1986, p. 73-81 ; et Claude Reichler, « Le rapatriement des différences : Bêat-Ludwig de Muralt entre deux mondes », *Rivista di letteratura moderna e comparate*, XLVIII/2, 1995, p. 141-154.
 11. Cf. Alain Guyot, « Bernardin de Saint-Pierre : du voyageur récalcitrant au voyageur immobile », *Revue des Sciences Humaines*, « Homo Viator. Le Voyage de la vie (xv^e-xx^e siècles) », n° 245, janvier-mars 1997, p. 111-127. De l'influence durable qu'eut le chapitre « Des voyages » à la fin de l'*Émile* témoigne aussi l'essai de 73 pages adressé par le docteur Pierre-Joseph Amoureux le 19 mars 1787 pour un concours à l'Académie de Lyon qu'il ne remporta pas : « Essai sur la question, proposée par un père de famille vrai Citoyen, et au jugement de l'académie des Sciences, Belles-lettres et Arts de Lyon : Les voyages peuvent-ils être considérés comme un moyen de perfectionner l'Éducation ? » (Bibliothèque municipale de Montpellier, Ms 90, f. 82 à 118).
 12. *Dialogues on the Uses of Foreign Travel ; Considered as a Part of An English Gentleman's Education : between Lord Shaftesbury and Mr Locke*, Londres/Cambridge, A. Millar/W. Thurlbourn & J. Woodyer, 1764 ; traduit par Jean-Bernard Le Blanc, *Dialogues sur les mœurs des Anglois, et sur les voyages, considérés comme faisant partie de l'éducation de la jeunesse, traduits de l'anglois*, Londres/Paris, B. Hochereau le jeune, 1765.

les voyages au nom d'une exigence d'éducation¹³. Pour Locke, tel que Hurd le met en scène en 1764, la tournée des jeunes gens sur le continent européen ne permet pas d'étudier de manière efficace la nature humaine car, pour ce faire,

un voyageur doit suivre un itinéraire qui dépasse largement les limites de l'Europe. [...] Le tour d'Europe présente peu d'intérêt, sinon d'offrir une perspective unique, uniforme, insuffisamment variée, et ne permet rien, sinon observer les mêmes manières raffinées et les mêmes politiques artificielles.

Le Grand Tour met en outre sous les yeux du voyageur un mode d'organisation sociale avec ses monarchies absolues et ses courtisans que les Anglais ne sauraient préférer à leur monarchie « plus libre » où ne se trouvent « que des citoyens ». Ainsi le personnage fictif de Shaftesbury, représentant de la noblesse cosmopolite, déplore-t-il, encore sous la plume de Hurd, que Locke souhaite décourager le voyageur d'aller « étudier dans d'autres pays une société basée sur la raison et la civilité », préférant non pas qu'il reste chez lui mais qu'il pratique les voyages plus lointains où il perdra « son temps et son étude dans l'observation d'esclaves, de fous ou de sauvages¹⁴ ».

Une telle réticence face aux voyages en Europe est symptomatique de la montée en puissance britannique depuis le début du XVIII^e siècle et de la conscience d'une forte identité insulaire telle que l'a analysée Linda Colley¹⁵, mais elle s'exprime également chez Rousseau. Là où Muralt considérait que les voyages dispersent l'homme de son occupation essentielle, qui est d'apprendre à se connaître en cultivant « les vérités que le sentiment produit en lui¹⁶ », et n'y décelait qu'un expédient pour satisfaire le goût du luxe et des frivolités, vivre dans les apparences et se faire honorer à son retour, Rousseau admet que trop de voyageurs reviennent de leurs expéditions « sans avoir rien vu de ce qui peut les intéresser, ni rien appris de ce qui peut leur être utile¹⁷ ». Toutefois, à l'inverse de Muralt, cette mise en garde amène l'auteur de l'*Émile* à proposer une méthode pour que le voyage porte des fruits. À l'intérieur de la ligne hostile aux voyages et moyennant une série de réserves qui s'inspirent de Platon dans le Livre XII des *Lois*, en particulier au sujet de la maturité que doit avoir le voyageur¹⁸,

13. John Locke, « Des voyages », dans *Quelques pensées sur l'éducation*, Paris, Hachette, 1882, p. 338-343 (éd. originale : *Some thoughts concerning education*, Londres, A & J. Churchill, 1693).

14. Traduction par Philippe Prudent, que je remercie, à partir de *Travel writing, 1700-1830. An Anthology*, éd. Elisabeth A. Bohls et Ian Duncan, Oxford, Oxford University Press, 2005, p. 18-20.

15. Linda Colley, *Britons : Forging the Nation, 1707-1837*, New Haven (Conn.), Yale University Press, 2005 (1^{re} éd. 1992).

16. [Muralt] *op. cit.*, p. 490.

17. Rousseau, *Émile ou De l'éducation* (1762), Paris, Garnier, 1992, p. 598 (*Œuvres complètes*, éd. M. Raymond et B. Gagnebin, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1969, t. 4, p. 850).

18. Pour Platon, seuls les hommes ayant dépassé la quarantaine peuvent voyager, dans le but de raffermir les bons usages de la cité et de corriger ceux qui sont défectueux (*Lois*, XII, 949 e – 952 d). Locke juge de son côté que « l'âge auquel on choisit habituellement d'envoyer les jeunes gens au loin est, je pense, celui qui les rend les moins capables d'en cueillir les avantages [...] de seize à vingt-et-un ans [...] » (*Nouvelles Instructions pour l'éducation des enfans*, Amsterdam, J. Menassion, 1699, p. 472-482, cité

le leitmotiv de l'utilité des voyages ne cesse de se renforcer et la critique contre ces derniers devient un moyen d'en défendre une pratique éclairée et fructueuse.

La pensée des Lumières valorisa l'expérience concrète contre l'usage des seuls livres. Trois quarts de siècle après Baudelot de Dairval, l'abbé Gros de Besplas souligne tout ce que les historiens, les législateurs et les hommes de science de l'Antiquité ont dû à leur expérience des voyages¹⁹. Jaucourt reprend ce thème en 1765 dans sa définition du « Voyage (*Éducation*) » pour l'*Encyclopédie* tandis que le docteur Amoureux recourt en 1787 à Pline afin d'expliquer que les hommes ont, comme les arbres sauvages, besoin d'un changement de terre pour être améliorés²⁰. Ces références aux Anciens marquent un ancrage moral et la prééminence de la dimension éducative sur toute logique commerciale, politique ou administrative.

Le discours de la première moitié du siècle des Lumières, Muralt exclu, n'en considère pas moins le plus souvent les voyages comme des récits qui s'accumulent dans les bibliothèques et servent à susciter les commentaires ou le divertissement de leurs lecteurs. L'homme voyageur n'est que progressivement placé au cœur des préoccupations des apologistes du voyage. Recopiant la définition du *Dictionnaire universel* de Furetière, qui en 1690 mettait l'accent sur le caractère instructif des relations de voyage, le *Dictionnaire de Trévoux*, publié par les jésuites, propose du mot « Voyage » une signification qui s'en écarte par le seul ajout d'une phrase absente de Furetière et du *Dictionnaire de l'Académie* de 1694 : « Strabon dit que tout homme qui conte ses voyages est un menteur ». Or, cette évocation du mensonge des récits de voyage est amplifiée par Jaucourt dans l'article « Voyageur » de l'*Encyclopédie*. Peut-être s'agit-il alors de mieux circonvenir Muralt en montrant que, dans la critique des voyages, ce ne sont pas les voyages qui doivent être remis en cause, mais uniquement les récits qui en sont faits, où « d'ordinaire les *voyageurs* usent de peu de fidélité », « ajoutent presque toujours aux choses qu'ils ont vues, celles qu'ils pouvoient voir » et finalement sont à la fois « trompés » par leurs propres lectures et « trompent leurs lecteurs ensuite ». Guettant dans les voyages une source d'enrichissement pour l'homme, la critique s'exerce contre leur seule formulation littéraire, en pleine expansion depuis la

d'après le texte anglais par R.-R. Wuthenow, *Die erfahrene Welt, Europäische Reiseliteratur in Zeitalter der Aufklärung...*, Francfort/Main, Insel, 1980, p. 89-90).

19. Joseph-Marie Gros de Besplas, *De l'Utilité des Voyages, relativement aux Sciences et aux Mœurs* (discours de réception en qualité d'associé, prononcé à l'Académie de Béziers en août 1762), Paris, Berthier, 1763, p. 12, 13 et 38.
20. Amoureux, manuscrit cité, p. 21. Resté dans les papiers de son auteur, ce texte auquel l'Académie de Lyon n'accorda pas même un accessit lors du concours de 1787 se situe à un autre niveau d'interprétation que les ouvrages imprimés. Amoureux sert ici de témoin, d'homme du silence représentant les élites provinciales, qui, à côté ou à la suite d'auteurs connus, a lui aussi cherché à donner forme à ses opinions sur le voyage.

seconde moitié du xvii^e siècle²¹. Elle vise la pratique livresque de récits d'où découle à cette époque une grande part de la connaissance des autres peuples²².

Ainsi, vers le milieu du xviii^e siècle, le déplacement est redevenu aux yeux de la grande majorité des apologistes du voyage ce que Montaigne et ses contemporains comme Jacques Cartier, Pierre Belon ou André Thévet voulaient qu'il fût, une « école de la vie » où jeunes et vieillards sont censés apprendre, selon les mots de Jaucourt, « la diversité de tant d'autres vies ». L'expérience suppose le contact avec le réel, et le voyage ne saurait se limiter à être « agréable & utile au public » lorsque revient le voyageur²³. Il lui faut être une épreuve personnelle, qui au passage rend les jeunes hommes robustes et adroits en raison des fatigues physiques qu'ils y affrontent²⁴. Rousseau va dans le même sens lorsqu'il vante les voyages à pied. Il proclame surtout, à la suite des explorateurs du xvi^e et du début du xvii^e siècle, que « l'abus des livres tue la science » et qu'« en fait d'observations de toute espèce il ne faut pas lire, il faut voir²⁵ ». La lecture ne saurait plus suffire. Pour Jaucourt, les voyages sont « un genre d'étude auquel on ne supplée point par les livres, & par le rapport d'autrui ; il faut soi-même juger des hommes, des lieux, & des objets²⁶ ». Tandis que l'érudition perd ainsi sa prééminence et que la curiosité pour l'histoire naturelle et les arts mécaniques se développe, la leçon des voyages est de plus en plus opposée à celle des cabinets et des écoles. Assurant un contact direct avec les objets du savoir, le déplacement offre pour Gros de Besplas « de toutes les preuves de la vérité, la plus sûre, [qui] est celle des yeux²⁷ ». Au même moment l'*Épître sur les voyages* de l'abbé Delille assure qu'« un coup d'œil quelquefois vaut un an de lecture » et, dans le passage de l'*Émile* où il fait l'éloge des voyages à pied, Rousseau estime que le cabinet d'histoire naturelle « est la terre entière²⁸ ». Même si le docteur Amoureux prône encore l'éducation par les livres en 1787, notamment pour les femmes qui ne sont pas censées se déplacer, il insiste sur le primat de l'observation directe et pense que les jeunes gens issus du peuple seront au cours de leurs missions à l'étranger « plus instruits par l'exemple que par

21. Cf. l'épître de Chapelain à Carrel de Sainte-Garde le 15 décembre 1663 : « Notre nation a changé de goût pour les lectures et, au lieu des romans qui sont tombés avec La Calprenède, les voyages sont venus en crédit et tiennent le haut bout dans la cour et dans la ville » (cité par N. Doiron, *op. cit.*, p. 61).

22. Voir à ce propos Michèle Duchet, *Anthropologie et Histoire au siècle des Lumières*, Paris, Maspéro, 1971, p. 99.

23. « Instructions... », déjà cité, dans *Le Nouveau Mercure*, septembre 1721, p. 8.

24. Amoureux, manuscrit cité, p. 71. Cf. aussi Jaucourt, pour lequel le voyage est une école de la vie « où le changement d'air avec l'exercice sont profitables au corps & à l'esprit » (art. cit.).

25. Rousseau, *op. cit.*, p. 574 et 575 (Pléiade, éd. citée, p. 826 et 827).

26. Jaucourt, art. cit.

27. Gros de Besplas, *op. cit.*, p. 17.

28. Abbé Jacques Delille, *Épître sur les voyages*, Paris/Amiens, Veuve Duchesne, Durand neveu & Pancoucke/Veuve Godard, 1765, p. 9 ; Rousseau, *op. cit.*, p. 523 (Pléiade, éd. citée, p. 772).

les livres qu'ils ne lisent point²⁹ ». Berchtold dira en 1789 que le voyage permet « une instruction que les meilleurs écrits ne donnent pas³⁰ ».

Par-delà l'éloge des sens, où la défense des voyages trouve un nouveau départ, les justifications qui avaient prévalu à la fin du xvii^e siècle ne sont assurément pas oubliées. La première de celles-ci concerne l'utilité morale. Censés fortifier les talents et corriger les défauts de celui qui part, les voyages demeurent pour les moralistes, de Rousseau aux abbés Gros de Besplas ou Delille, chez le docteur Amoureux et même aux yeux de Berchtold, la source des « nouvelles perfections » qu'y célébrait Baudelot de Dairval et le moyen d'acquérir, sur le plan personnel, de la sagesse, du mérite et des vertus. Contre la vision pessimiste de Béat-Louis de Muralt, dont la *Lettre sur les voyages* est en quelque sorte la mauvaise conscience du siècle, les plus optimistes comme Gros de Besplas répètent que dans les voyages se forment l'esprit, le caractère et les bonnes mœurs, tandis que l'âme s'agrandit grâce au « polissage » réciproque des peuples, aux beaux traits sous lesquels l'humanité se montre au voyageur, au contact que ce dernier aurait avec les mœurs simples et solides du laboureur bien plus qu'avec la ville chargée de vices³¹. Conformément aux leçons de Platon, chacun reconnaît que le voyageur doit être doté avant de partir de solides qualités morales pour que ses déambulations lui procurent, selon les mots d'Amoureux, « de l'amendement à l'esprit³² ».

Persiste aussi, et c'est le second caractère traditionnel, l'attribution aux voyages d'un rôle moteur pour l'accroissement des connaissances, où l'apologétique chrétienne trouve sa place. Pour Gros de Besplas les voyages ont fourni jadis « de puissantes armes au christianisme » et c'est parce qu'il n'a pas encore eu la révélation de l'Apocalypse que l'homme est contraint de se déplacer et de fouiller la terre muni de son marteau, seule façon de connaître une nature « pleine de vie », qui toujours « veut me parler de son Auteur, m'élever, me ravir³³ ». À cette exclamation fait écho la confiance du docteur Amoureux, dont l'élève au cours de ses voyages « aura sans cesse occasion de voir le doigt du créateur empreint sur toutes les merveilles de la nature, qui sont son ouvrage³⁴ ». Les auteurs de discours sur le voyage dans la seconde moitié du xviii^e siècle continuent de renvoyer le déplacement à un savoir universel, complément

29. Amoureux estime que la lecture de la *Cyropédie* de Xénophon et du *Télémaque* de Fénelon, et plus généralement de quelques bons auteurs, est suffisante pour ceux qui ne peuvent voyager. Il ajoute que pour les femmes un bon recueil de voyages est préférable au fait de courir le monde (manuscrit cité, p. 13, 14 et 25 puis p. 19).

30. Leopold von Berchtold, *Essai pour diriger et étendre les recherches des voyageurs qui se proposent l'utilité de leur patrie*, Paris, Du Pont, 1797, t. 1, p. XII (1^{re} éd. en anglais, 1789).

31. Ce sont là, point par point, des arguments qu'avaient énoncés Béat-Louis de Muralt pour les combattre, contestant que les voyages changent le caractère et forment l'esprit, donnent du mérite et de la vertu ou fassent devenir sage par le spectacle de la corruption.

32. Amoureux, manuscrit cité, p. 21. Gros de Besplas affirme de son côté que ce sont les voyageurs qui corrompent les voyages, et non l'inverse (*op. cit.*, p. 53).

33. Gros de Besplas, *op. cit.*, p. 13 et 20.

34. Amoureux, manuscrit cité, p. 63.

d'une éducation dont les implications demeurent souvent érudites ou morales³⁵. De la vision de Baudelot de Dairval, indiquant que le voyage est stimulant parce que l'on préfère écrire « ce qui s'apprend ailleurs lorsqu'on [...] est absent [de chez soi]³⁶ », à celle d'Amoureux, pour lequel nos idées s'agrandissent et notre vision s'élargit par la variété des objets³⁷, le discours sur le voyage comme moyen de connaissance n'a finalement que peu changé de nature.

Vivement réfutée par Bêat-Louis de Muralt, l'idée classique d'un usage mondain des voyages traverse de son côté le siècle. Les auteurs d'après 1760 estiment encore que les voyages rendent illustre celui qui devient « l'Ambassadeur de sa Patrie auprès des autres Peuples », et qu'ils sont l'occasion de faire montre à l'étranger des talents agréables que l'on possède, tels que la musique ou la danse. Au retour, grâce aux connaissances accumulées, le récit de cette expérience permet de briller en société et donne à la conversation « le charme piquant de mille traits divers ». Diderot lui-même évoque en 1774 le plaisir de ses concitoyens à écouter le voyageur qui revient dans son pays, s'il s'est conformé aux préceptes qu'il donne³⁸.

Du voyage pour soi au voyage pour le bien de l'humanité

À l'accumulation de conseils précis dont les arts de voyager sont remplis depuis la fin du XVI^e siècle a correspondu un souci de formation personnelle dont on trouve des échos jusqu'à la fin du XVIII^e siècle dans les correspondances entre les pères et leurs enfants partis en voyage, entre les précepteurs et leur employeur ou encore dans les mémoires et récits des voyageurs. Le discours normatif des arts de voyager est ainsi renforcé par une multiplicité d'écrits privés qui finissent par constituer un corpus d'instructions « au fil de l'eau ». Les *Lettres à son fils* de Lord Chesterfield sont l'un des textes les plus connus relevant de cette littérature. Elles contiennent des conseils sur la manière de se comporter dans le monde et d'étudier adressés depuis Londres par Philip Dormer Stanhope (1694-1773) à son fils naturel Philip Stanhope (1732-1768), qui accomplit de 1749 à 1751 un tour en Suisse, en Italie et en France. Le père n'hésite pas

35. À l'instar de Baudelot souhaitant que par les voyages se répandent les sciences et progresse l'érudition, Rousseau attend d'eux qu'ils fassent acquérir « ces connoissances universelles qui [...] sont pour ainsi dire la science commune des sages » (*Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, 1755, dans *Œuvres complètes*, « Pléiade », éd. citée, t. 3, 1964, p. 213). Gros de Besplas les voit éclairer les sciences (*op. cit.*, p. 12-13) et pour l'abbé Delille comme pour Berchtold, ils sont la source de multiples connaissances (*Épître sur les voyages*, *op. cit.*, p. 6 et suiv. ; *Essai pour diriger et étendre les recherches des voyageurs*, *op. cit.*, t. 1, p. X-XI).

36. Baudelot de Dairval, *op. cit.*, t. 1, p. 47.

37. « La variété des objets, estime Amoureux, suffiroit à instruire le voyageur le moins attentif » (manuscrit cité, p. 22).

38. Gros de Besplas, *op. cit.*, p. 41 ; Amoureux, manuscrit cité, p. 56-57 ; Delille, *op. cit.*, p. 8 ; Diderot, « Des manières de voyager utilement », Préliminaire au *Voyage de Hollande*, dans *Œuvres complètes*, Paris, Garnier, 1876, t. 17, p. 368 [1^{re} éd. en 1818].

à faire état des informations qu'il reçoit du précepteur, Walter Harte, sur les activités intellectuelles de son élève :

Je suis extrêmement satisfait du rapport de M. Harte concernant la manière dont vous disposez de votre temps à Rome. Les cinq heures que vous employez, chaque matin, à étudier avec sérieux avec M. Harte me semblent d'un très grand intérêt, et elles vous enrichiront pour le reste de votre vie³⁹.

Nombreux sont les « précepteurs », « tuteurs » ou « gouverneurs » qui à la fois assurent le contact avec la famille et jouent le rôle de guides dans l'art de voyager, veillant à ce que les objectifs de formation assignés au Grand Tour soient respectés par leurs élèves. On pourrait tout autant faire état des instructions, informations et conseils sur les routes à prendre et la manière de voyager que nombre de résidents dans un pays étranger ou de personnes ayant déjà voyagé se mirent à prodiguer à l'époque des Lumières par voie épistolaire à l'intention d'un voyageur en partance : ainsi des « extraits » qui étaient fréquemment recopiés pour résumer des guides ou de la correspondance dans laquelle le jacobite Andrew Lumisden invite pendant la guerre de Sept Ans son beau-frère le graveur Robert Strange à quitter Londres pour venir le rejoindre à Rome⁴⁰.

Comme en écho aux arts de voyager, et par-delà les réponses à la question posée lors du concours pour un prix de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon en 1787 sur le voyage comme « moyen de perfectionner l'Éducation⁴¹ », des arguments en faveur du Grand Tour furent développés par d'anciens voyageurs dans leurs mémoires, à l'instar d'Edward Gibbon (1737-1794) dont les termes semblent tout droit sortis d'un traité apodémique :

[...] un voyageur [...] devrait être doté d'une vive et inépuisable vigueur d'esprit et de corps, de manière à affronter tous les modes de transport, et, avec un sourire inébranlable, les épreuves liées à la route, au temps et à l'hébergement. Il doit être pourvu d'une curiosité insatiable, ne pas rechercher le confort ni être soucieux d'épargner son temps, ne pas craindre le danger qui l'amènera à toute heure du jour et de la nuit à braver les pluies torrentielles, à gravir des montagnes, [...] tout cela

39. Philip Dormer Stanhope, comte de Chesterfield, lettre du 22 février 1750, dans *Letters to His Son on the Art of Becoming a Man of the World and a Gentleman*, London, J. Dodsley, 1774.

40. Sur le rôle et la fonction des précepteurs de jeunes nobles britanniques dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, comme sur la correspondance entre le graveur Robert Strange et son beau-frère Andrew Lumisden, voir la première partie de la thèse de Philippe Prudent, *La Rome des Britanniques, voyageurs et résidents à l'épreuve de la Ville Éternelle, 1751-1798*, Université Grenoble Alpes, en cours de rédaction sous la direction de Gilles Bertrand.

41. Comme beaucoup d'autres sources citées dans cette contribution, les textes primés ou simplement envoyés au concours de l'Académie de Lyon en 1787 sont évoqués dans Gilles Bertrand, *Le Grand Tour revisité. Pour une archéologie du tourisme : le voyage des Français en Italie, milieu XVIII^e -début XIX^e siècle*, Rome, École française de Rome, 2008, chap. 1, notamment p. 54, et surtout dans D. Roche, *op. cit.*, p. 77-87.

dans l'espoir incertain de se divertir et de s'instruire. [...] mon voyageur doit allier une connaissance pratique de l'agriculture et de l'industrie, il devrait être à la fois chimiste, botaniste et maîtriser la mécanique. Une oreille musicale démultipliera les plaisirs de son tour d'Italie [...] ⁴².

Ces lignes d'Edward Gibbon, écrites à la fin du XVIII^e siècle alors qu'il vient de narrer son séjour à Rome en 1764-1765, révèlent comment la défense des voyages a pu être prise en charge par ses praticiens, dans le sens d'une valorisation de l'expérience comme facteur de croissance personnelle au service de la connaissance. Dans une lettre à son père écrite d'Espagne en 1776 pendant son propre Grand Tour en Europe, Thomas Pelham souligne de son côté qu'il est

juste que chaque jeune homme puisse savoir qu'il existe d'autres pays que celui dans lequel il vit, qu'il existe des créatures dotées de raison en dehors de son île, et que, bien que les hommes soient eux-mêmes différents, ils vivent tous sous les mêmes cieus et sont gouvernés par la même Providence bienveillante [...] ⁴³.

Il reste que, face à cet approfondissement de la ligne du voyage pour soi, fût-il propre à ouvrir l'esprit, une évolution très nette des attitudes d'enquête se manifeste à partir des années 1760 et se répercute sur les textes appelés à conseiller et accompagner les voyageurs à travers le monde. Le nombre des discours d'académies savantes croît alors de façon notable tout comme celui des instructions pour les gens de science. L'argumentaire qui prend forme à travers eux sur l'utilité des voyages renouvelle les arts de voyager du XVI^e et du XVII^e siècle. Affinant le propos esquissé depuis le début du XVIII^e siècle et multipliant les conseils sur la manière de tirer profit du déplacement, ces textes mettent en place un dispositif ordonné où aux désirs des moralistes se substituent les préoccupations des voyageurs naturalistes et des administrateurs épris de statistiques. Quand le naturaliste John Coakley Lettsom (1744-1815) dit que le voyage est à ses yeux le seul moyen d'agrandir les connaissances dans le domaine de l'histoire naturelle⁴⁴, sa visée semble plus circonscrite que celle des moralistes. Il s'inscrit dans le contexte d'instructions de voyage qui contribuent à mettre au point les méthodes propres à l'observation de l'homme et qui visent en même temps à satisfaire des exigences empiriques en lien avec une spécialisation croissante des savoirs. Ces instructions continuent de contenir des préceptes moraux mais elles manifestent également le souci de l'observation directe dans le cadre d'une « pédagogie

42. Edward Gibbon, *Memoirs of My Life*, 1796 (traduit par Ph. Prudent à partir de l'édition établie par Betty Radice en 1984 pour la collection *Penguin Classics*, p. 142-143).

43. British Library, Add. MS 33 127, Lettre du 2 juin 1776 (information transmise par Philippe Prudent, que je remercie).

44. « Il n'y a point de méthode qui paroisse plus propre à agrandir nos connoissances sur l'Histoire Naturelle, que celle de visiter les pays étrangers » (John Coakley Lettsom, *Le Voyageur naturaliste, ou instructions sur les moyens de ramasser les objets d'Histoire Naturelle, & de les bien conserver*, Amsterdam/Paris, Lacombe, 1775, p. II).

de la curiosité » où se répartissent les charges entre les savants qui voyagent et les savants sédentaires qui guident de loin les individus envoyés sur le terrain, règlent leur conduite et orientent leur regard. Le processus de connaissance n'engage donc plus le seul sujet, les lumières recueillies doivent au retour servir « pour les autres et non pour soi⁴⁵ ». Comme le rappellent Silvia Collini et Antonella Vannoni dans une anthologie où elles ont rassemblé des textes allant du XVII^e au XIX^e siècle, la curiosité, la sensibilité et l'imagination deviennent dans ces instructions les qualités de base exigées du voyageur, grâce auxquelles il peut saisir les données utiles à l'approfondissement de la connaissance et faire émerger une forme de lien inaltérable entre l'homme et la nature, que plus tard le XIX^e siècle romantique cherchera à sauvegarder⁴⁶.

Comment donc « s'instruire de ce qui peut être d'une utilité générale⁴⁷ » afin de rendre le voyage réellement profitable ? La perspective traditionnelle du voyage d'éducation subsiste, mais la déambulation n'est plus aussi circulaire que dans le cadre du Grand Tour et n'apparaît plus motivée par le seul souci de revenir chez soi. Elle relève au contraire d'un programme articulé qui ouvre la voie à des formes de voyage de plus en plus spécialisées. Tandis qu'au fil du siècle s'amenuisent les obstacles intellectuels issus de tout un courant de l'humanisme qui condamnait la curiosité comme attention à l'inessentiel⁴⁸, le discours moral et éducatif sur les raisons d'accomplir des voyages est peu à peu rattrapé par un discours d'une autre nature, qui concerne la manière de se déplacer afin d'en tirer pleinement profit. À son élaboration participent les poètes et les littérateurs, mais les détails sont souvent d'ordre technique et intègrent un savoir pratique. Aussi, à côté d'hommes de lettres mondains, un nombre croissant d'auteurs sont-ils en train de vivre un processus de professionnalisation dans des domaines précis, de la botanique à la minéralogie et de la médecine à la statistique. Prenant en compte de nouvelles exigences géographiques et sachant que désormais les voyageurs peuvent diffuser certains acquis de la révolution scientifique du siècle précédent par le biais d'instruments de mesure tels que la boussole, l'astrolabe et la montre, les auteurs d'instructions destinées à de longues missions, les administrateurs et même à leur façon les rédacteurs de guides et de manuels à l'usage de voyageurs plus pressés, font tous émerger dans le dernier tiers du XVIII^e siècle des justifications plus spécifiques du voyage. Sans détruire frontalement le Grand Tour, ces dernières sapent le modèle hérité du voyage des élites et modifient la manière de concevoir le déplacement en Europe.

Le premier pas vers la constitution de ce discours n'innove pas totalement, puisqu'il concerne les qualités personnelles requises avant le départ. Baudelot de

45. Amoureux, manuscrit cité, p. 73.

46. Silvia Collini et Antonella Vannoni, *Les Instructions scientifiques pour les voyageurs (XVII^e-XIX^e siècle)*, (textes choisis et présentés), Paris/Budapest/Turin, L'Harmattan, 2005 (1^{re} éd. it. 1997). Voir aussi *Viaggi e Scienza. Le istruzioni scientifiche per i viaggiatori nei secoli XVIII-XIX*, Maurizio Bossi et Claudio Greppi (dir.), Florence, Olschki, 2005.

47. Lettsom, *op. cit.*, p. V.

48. Voir sur ce point Jean Céard et alii, *La Curiosité à la Renaissance*, Paris, SEDES, 1986, p. 14.

Dairval demandait déjà que le voyageur soit « intelligent », « habile à s'informer » et veuille « enrichir sa mémoire, & éclairer son esprit⁴⁹ ». Et à sa suite l'on souhaitait au début du XVIII^e siècle que ne partent en voyage que des « esprits distingués » ou des jeunes gens « sages et bien faits », « bien élevés & curieux », capables de réflexion et trouvant « dans chaque chose des agréments assez grands pour adoucir les fatigues du voyage⁵⁰ ». De semblables exigences subsistent sous la plume de Rousseau, de Gros de Besplas, de Diderot ou plus tard d'Amoreux. L'inspiration une nouvelle fois vient de Platon : les voyages ne conviennent « qu'à très peu de gens [...] hommes assez fermes sur eux-mêmes pour écouter les leçons de l'erreur sans se laisser séduire, et pour voir l'exemple du vice sans se laisser entraîner⁵¹ ». Un débat cependant se fait jour. Si celui qui part doit présenter des garanties, ne pas risquer d'avoir les préjugés de son état et être enclin, selon le vœu de Rousseau, à mener des recherches qui tout en paraissant de pure curiosité témoignent du souci de philosopher, dans quel rang de la société le choisir ? Gros de Besplas opte pour les hommes « du rang intermédiaire », que n'aveuglent ni l'excessive fierté des nobles, ni la trop grande timidité du peuple⁵². Amoreux est plus circonspect car il pense que le voyage a une utilité dans tous les rangs de la société. Tout en jugeant que les riches doivent être accompagnés d'un gouverneur, puis d'un mentor, il insiste sur une bonne éducation acquise dès le jeune âge et l'intérêt de ne commencer les voyages qu'au terme des études, lorsque les dispositions de l'esprit et du corps s'avèrent favorables à une telle entreprise⁵³.

Les savoirs nécessaires au voyageur sont ensuite précisés. On retrouve assurément chez Diderot, Lettsom, Amoreux, Berchtold ou Robilant les grands domaines désignés au début du siècle par Jean-Frédéric Bernard ou par l'ouvrage anonyme dont le *Nouveau Mercure* publiait le compte rendu : l'Histoire Naturelle, le Commerce, la Géographie, le Dessin et l'Astronomie⁵⁴. La capacité à mesurer les distances, à situer les lieux sur des cartes et à observer les curiosités de l'histoire naturelle tend toutefois à faire place à un éventail de connaissances plus large et le primat accordé aux

49. Baudelot de Dairval, *op. cit.*, t. 1, p. 8, et t. 2, p. 717.

50. Les citations proviennent du *Nouveau Mercure*, mai 1721, art. cité, p. 3-4.

51. Rousseau, *op. cit.*, p. 580 (Pléiade, éd. citée, p. 832). De nombreuses variations sur ce thème se retrouvent chez les auteurs cités : Gros de Besplas demande au voyageur qu'il ait une « raison saine » et une « intégrité de mœurs » pour influencer de façon bénéfique les habitants des villes dissolues par lesquelles il passe (*op. cit.*, p. 38-39). Diderot indique que l'âge du voyageur est celui « où le jugement est formé » (*op. cit.*, p. 365). Amoreux demande de l'esprit et des talents et met en garde contre la dégénérescence des voyages en une passion déréglée, où « ceux qui abusent de leur force [...] ruinent leur santé et dérangent leur fortune » (manuscrit cité, p. 25, et note marginale, p. 72).

52. Gros de Besplas, *op. cit.*, p. 57.

53. Amoreux, manuscrit cité, p. 32-34 et 26-27. N'oublions pas qu'Amoreux traite non seulement le voyage en homme de lettres, mais aussi en médecin. Estimant que le voyageur doit en avoir fini avec les maladies de l'enfance, il recommande de consulter ensuite la disposition du corps « pour déterminer, suspendre ou dissuader des voyages » (*ibid.*, p. 27).

54. Jean-Frédéric Bernard, « Essai d'instructions pour voyager utilement... », dans *Recueil de voyages au Nord, contenant divers Mémoires très-utiles au Commerce et à la Navigation*, Amsterdam, J. -F. Bernard, 1716, t. 1, p. 185 ; *Nouveau Mercure*, sept. 1721, article déjà cité, p. 4.

mathématiques et au dessin, sans pour autant être relégué au second plan, se double de savoir-faire indispensables pour réaliser une enquête fructueuse. Il est demandé au voyageur de connaître l'histoire de son pays et celle du pays qu'il visite, d'apprendre à s'entretenir avec des hommes instruits, de posséder des capacités de description et d'exposition des idées, d'être en mesure d'écrire de façon lisible et rapidement, de savoir classer les objets et d'être capable de discerner le vrai du faux, d'apprendre la langue du pays visité, d'avoir des notions de médecine et de pratiquer la natation pour pouvoir se soigner soi-même ou secourir les autres⁵⁵. Dans tous les cas, le voyage serait inutile s'il n'était précédé de l'acquisition d'un bagage tout à la fois théorique et pratique⁵⁶. En une période où prolifèrent les plans de réforme de l'éducation, on ne s'étonnera pas que soient réclamés pour le jeune homme un raccourcissement du temps de présence au collège et un renforcement des « objets d'étude qui doivent lui devenir les plus nécessaires ou les plus agréables dans ses voyages⁵⁷ ».

La volonté de rendre la déambulation plus profitable que par le passé amène enfin à édicter des règles précises pour le voyage. Bien que les instructions de Michaelis s'adressent en 1768 à des savants en partance pour une contrée lointaine, en l'occurrence l'Arabie, les deux « secours » dont leur auteur estime que ceux qui sont allés dans cette partie du globe ont jusqu'alors manqué sont révélateurs de l'évolution générale de la façon de se déplacer. Le premier a trait aux langues étrangères, qui en amenant à écrire correctement les noms de la géographie et de l'histoire naturelle permettront de comparer plus aisément les données que les différents explorateurs rapportent, le second aux instructions, dans lesquelles un auteur dirige le voyageur et détermine « par des questions précises [...] les sujets sur lesquels on souhaiteroit d'être éclairci⁵⁸ ».

Le problème de la langue, auquel Michaelis s'intéresse pour sa fonction d'auxiliaire de la démarche scientifique, est depuis longtemps d'actualité. Mais bien du chemin a

55. Diderot, *op. cit.*, p. 365-368 ; Lettsom, *op. cit.*, préface, p. I-XXII ; Amoureux, manuscrit cité, p. 22 ; Berchtold, *op. cit.*, section 1, « Qualités les plus nécessaires à un jeune homme qui se propose de voyager », t. 1, p. 1-20 ; Esprit Benoît de Robilant, *De l'utilité et de l'importance des voyages et des courses dans son propre pays*, Turin, Reycends, 1790, p. 17 et suiv. La cascade des connaissances nécessaires correspond à la nouvelle organisation des savoirs : s'il est naturaliste, le voyageur doit ajouter à ses connaissances en minéralogie ou en botanique celles en chimie ou en métallurgie (Robilant, *ibid.*).

56. Le chevalier de Robilant juge ainsi qu'une bonne santé est nécessaire pour affronter les montagnes ou les mines, mais que « ces dons de la nature seroient d'un mince profit si le sujet ne réunissoit en lui ces connoissances théoriques, & pratiques, qui peuvent lui faire retirer un fruit réel de ses observations » (*op. cit.*, p. 17).

57. Amoureux, manuscrit cité, p. 29. Ces disciplines sont les suivantes : la géographie, l'histoire, la physique, l'histoire naturelle, les langues et les arts (manuscrit cité, additif de la p. 32). Un peu plus haut, Amoureux s'est élevé contre l'entassement des élèves dans les classes et a également prôné les exercices du corps : l'équitation, l'escrime, la natation, la course et le saut (*ibid.*, p. 29).

58. [Jean David] Michaelis, *Les Voyageurs savants et curieux ou Tablettes instructives, & Guide de ceux que Sa Majesté danoise a envoyé en Arabie... pour l'Eclaircissement de questions très importantes de l'Histoire, de la Nature & des Arts*, Londres, aux dépens de la Compagnie, 1768, t. 1, préface [p. 2-9 ; cette préface, qui comporte 45 pages, n'est pas paginée].

été parcouru depuis que le Père Labat proclamait en 1706 qu'il faut « savoir la langue du pays où l'on se trouve, ou se résoudre à n'avoir communication avec presque personne⁵⁹ ». Parallèlement aux théories qui prônent une éducation plus concrète, les auteurs d'instructions ou de traités du second XVIII^e siècle soulignent en effet, pour les déplacements en Europe, la nécessité d'une connaissance minimale, au moins passive, de la langue des pays visités⁶⁰. Ils sont de plus en plus nombreux à demander que le voyageur puisse se faire entendre des étrangers, arguant du fait que l'on s'instruit « plus encore en interrogeant qu'en regardant » (Cassini) et que la langue du pays aide à « gagner la bienveillance des naturels » (Berchtold)⁶¹. Jugée indispensable pour le commerçant et le militaire, surtout en temps de guerre⁶², la pratique des langues étrangères doit aussi favoriser le voyage des élites de la fin du siècle. De cet intérêt témoigne le *Manuel du Voyageur* de Madame de Genlis, qui offre des dialogues en plusieurs langues destinés à résoudre les besoins quotidiens de l'homme ou de la femme de société à l'étranger⁶³. C'est qu'à l'instar de l'italien depuis le milieu du XVIII^e siècle, le français est en train de perdre sa dimension de langue internationale. Pour circuler autant avec commodité qu'avec profit dans l'Europe révolutionnaire et post-révolutionnaire, les différentes langues nationales sont devenues indispensables, là où quelques décennies plus tôt l'on se contentait de lire dans les pays étrangers les livres qui s'y trouvaient, en latin, en italien ou en français⁶⁴.

De son côté, le développement des instructions représente un tournant dans la stratégie du voyage. Celles-ci se rattachent non seulement à l'idée que le voyage se prépare mais aussi à un processus de rationalisation du déplacement. Le voyageur doit faire de son temps « un emploi judicieux & utile », annonce John Coakley Lettsom, et

59. Jean-Baptiste Labat, *Voyages du P. Labat, de l'ordre des FF. prescheurs, en Espagne et en Italie*, Paris, J.-B. et C. J. B. Delespine, 1730, t. 3, p. 72-73.

60. Diderot demande que si le voyageur ne parle pas la langue du pays, « du moins qu'il l'entende » (Préliminaire..., *op. cit.*, 365), et Amoreux juge essentiel « de savoir passablement la langue du pays que l'on va parcourir », sous peine de voyager « comme un automate » (manuscrit cité, p. 54).

61. Jean-Dominique Cassini, *Manuel de l'étranger qui voyage en Italie*, Paris, Veuve Duchesne, 1778, p. 16 ; Berchtold, *op. cit.*, t. 1, p. 8.

62. Pons-Augustin Alletz est ainsi l'auteur présumé de *Dialogues en françois et en latin, pour servir de guide aux militaires et aux personnes qui voyagent* (Paris, Guillyn, 1760).

63. Le *Manuel du voyageur* parut pour la première fois à Berlin en 1799, en français et en allemand, à l'intention des écoles où l'on enseignait le français et en particulier des émigrés. Une version en quatre langues, polonaise, allemande, française et italienne, vit le jour à Breslau en 1807, apparemment à l'insu de l'auteur. Encouragée par ce succès, Madame de Genlis publia en 1810 une nouvelle édition en six langues, anglaise, allemande, française, italienne, espagnole et portugaise. La présentation était à la fois élégante et commode, le texte disposé en six colonnes et le public visé plus large qu'en 1799, ainsi qu'en témoigne le sous-titre : *Manuel du voyageur, contenant des dialogues [soixante-deux] et des lettres et billets composés pour tous les états et toutes les situations de la vie, à l'usage des Militaires en pays étranger, des Voyageurs, des Artistes, des Artisans, et pour servir à l'étude des langues vivantes* (Paris, Barrois, 1810).

64. Qu'on songe à la diatribe de Béat-Louis de Muralt contre ceux qui lisent les livres dans les pays étrangers et croient de ce fait « voyager avec profit, & tirer parti des Nations étrangères » (*op. cit.*, p. 483-484).

éviter que ne se perdent « quantité d'objets précieux et utiles [...] pour le public⁶⁵ ». Aussi le *Voyageur naturaliste* de Lettsom ou l'*Agenda du voyageur géologue* de Saussure retracent-ils avec force détails à la fois les méthodes à suivre et « toutes les recherches dont on doit s'occuper » en vue de contribuer à l'accroissement des connaissances dans un domaine donné, comme la théorie du globe. Pour ce faire, l'instrument doit être commode et maniable, à la façon des guides qui au même moment rassemblent en un ou deux volumes sur un pays comme l'Italie « tout ce qu'il [le voyageur] en doit savoir⁶⁶ ».

Le travail de guidage auquel se livrent les instructions se situe en premier lieu au niveau de l'équipement. L'élément de base en est l'itinéraire, complété par des cartes géographiques, par des précis sur l'histoire des pays où l'on se rend et quelquefois encore par les récits de voyage antérieurs. Mais le voyageur ne doit pas seulement savoir où il va. On lui rappelle de quels outils et instruments de mesure il lui faut se munir pour procéder à ses observations – la montre, le thermomètre et le baromètre constituant le minimum indispensable pour des non spécialistes. Berchtold et Saussure sont d'une précision qui, pour n'être pas totalement nouvelle⁶⁷, n'en témoigne pas moins d'un grand scrupule : les cartes seront collées sur une toile, les papiers et dessins transportés dans un portefeuille en cuir de Russie parce que ce dernier ne craint pas l'eau, le crayon pour écrire les notes sera « de soudure d'étain » afin que l'on n'ait pas à le retailler sans cesse, l'encre et la plume s'imposeront au moins lors de la rédaction du journal de voyage le soir. Pour le voyageur en plaine, Berchtold songe aux vêtements les plus adaptés et même à la forme des malles, n'oubliant ni la typologie des personnes auxquelles il convient d'adresser des lettres de recommandation ni les verrous de sûreté pour se prémunir contre les voleurs dans les hôtels. Soucieux de la survie matérielle du géologue au milieu des montagnes, Saussure dresse une liste des effets et de la nourriture à emporter qui préfigure celles dont se servent aujourd'hui les adeptes de l'alpinisme⁶⁸.

65. Lettsom, *op. cit.*, p. V.

66. *Description historique de l'Italie en forme de dictionnaire*, La Haye, Pierre Gosse, 1776, avertissement, p. V. Le curieux, ajoute le même ouvrage, aura ainsi « à peu de frais toutes les connaissances dont il a besoin » (*ibid.*). Au guide « le plus commode, le plus agréable et en même temps le plus instructif » que vante Cassini (*op. cit.*, p. IV) répond, dans le genre des instructions de voyage, l'essai de Berchtold, défini par l'auteur comme « un ouvrage qui ne fût pas trop volumineux » (Discours préliminaire, *op. cit.*, t. 1, p. 16). De tels ouvrages étaient du reste prévus pour être aussi utilisés par le sédentaire (cf. Horace Bénédicte de Saussure, *Agenda du voyageur géologue tiré du quatrième volume des Voyages dans les Alpes*, Genève, Paschoud, 1796, p. 1).

67. Maximilien Misson conseille dès 1691 de faire provision de cartes avant de partir, puis de « les faire entoiler & [...] les rouler sur un baston fait exprès » (*Voyage d'Italie*, Utrecht, Guillaume van de Water et Jacques van Poolsum, éd. De 1722, t. 3, p. 197).

68. Berchtold, *op. cit.*, « Effets que doit avoir avec soi un voyageur », t. 1, p. 79-84 (mais aussi diverses autres sections de toute la première partie du volume) ; Robilant, *op. cit.*, alinéa 14 ; Saussure, *op. cit.*, chap. 23, « Instrumens nécessaires au Géologue voyageur ».

La seconde préoccupation est que le voyageur connaisse « les objets de ses recherches⁶⁹ ». Il n'est assurément pas inédit d'énumérer les curiosités que doit considérer le voyageur. Dès 1633, quelques années après l'essai de Bacon, avait été publié un répertoire des sujets à examiner rédigé par William Davison, ancien secrétaire de la reine Elisabeth mort en 1608⁷⁰, et de Baudelot de Dairval à l'abbé Prévost en passant par le catalogue que dresse Misson d'une cinquantaine de « choses dont on peut souhaiter d'être instruit ; en arrivant dans chaque Ville, & par tout en chaque Païs », des listes sont établies, qui illustrent la diversité des curiosités dans la première moitié du XVIII^e siècle⁷¹. Mais au milieu du siècle croît le souci de la méthode à suivre pour s'instruire plus efficacement en traversant les différents pays. Certains textes demandent d'être sélectif, de ne s'arrêter qu'aux objets d'histoire naturelle ou « qu'aux belles choses et [de] passer rapidement sur tout le reste⁷² ». D'autres sont plus exhaustifs et orientent l'attention vers l'histoire naturelle, le gouvernement, les arts et les hommes⁷³. La plupart des auteurs exigent surtout que le voyageur apprenne « l'art de penser » (Rousseau) et celui « de bien voir » (Cassini). On le supplie de se servir de ses yeux, de vérifier les faits et d'examiner avec soin sur quels fondements ils reposent (Gros de Besplas). On le prie de ne pas juger trop vite et d'éviter les généralisations hâtives (Diderot). On lui demande de tenir compte de tous les témoignages, y compris oraux (Lettsom), ainsi que de s'astreindre à des recherches « soigneuses » en vue de prendre des « notions exactes » (Berchtold)⁷⁴. Pour que le voyageur même non savant sache, comme le voulait déjà Bernard, « de quelle manière il doit s'y prendre dans ses Recherches⁷⁵ » est enfin généralisé le système des « questions », que Michaelis voulait longues et circonstanciées, mais qui au fil des instructions se font de plus en plus concises et constituent dans leur sécheresse la garantie que le voyageur ne s'égarera pas.

69. Berchtold, *op. cit.*, t. 1, p. 19.

70. William Davison, *Profitable Instructions : Describing What Special Observations Are to be Taken by Travellers in All Nations*, Londres, Benjamin Fisher, 1633 (cité par A. Brillii, *Le Voyage d'Italie*, Paris, Flammarion, 1989, p. 104-105).

71. De nombreuses autres instructions anglaises de 1570 à 1650 sont évoquées par George B. Parks, « Travel as Education », dans *The Seventeenth Century. Studies in the History of English Thought and Literature from Bacon to Pope*, Londres, Oxford University Press, 1951, p. 264-290. Le schéma récurrent à partir de Baudelot est le suivant : situation, étendue, limites et climat des endroits où l'on voyage ; terroir et ses productions, mines, montagnes et cours d'eau ; incommodités et périls ; villes, ports et édifices ; mœurs et usages, religion, gouvernement, arts et sciences, commerce et manufactures (Baudelot de Dairval, *op. cit.*, t. 2, p. 697-707 ; Misson, *op. cit.*, t. 3, p. 194-195 ; Bernard, *op. cit.*, t. 1, p. 185 et suiv. ; Abbé Prévost, *Histoire générale des voyages...*, Paris, Didot, 1746, t. 1, page de titre).

72. Cassini, *op. cit.*, p. VI.

73. Rousseau, *op. cit.*, p. 603 (Pléiade, éd. citée, p. 855).

74. Rousseau, *ibid.*, p. 576 (Pléiade, éd. citée, p. 828) ; Cassini, *op. cit.*, p. 1 ; Gros de Besplas, *op. cit.*, p. 8 ; Diderot, *op. cit.*, p. 366 ; Lettsom, *op. cit.*, p. 136-13 ; Berchtold, *op. cit.*, t. 1, p. VIII.

75. Bernard, *op. cit.*, t. 1, p. 185.

Entre horizon universel et exaltation patriotique

De plus en plus nettement au fil du siècle, les arts de voyager oscillent entre le souhait d'élaboration d'un savoir universel au service de l'humanité et la tentation du repli sur sa patrie. Certes près d'un siècle avant les propos tenus par Hurd reprenant Locke en 1764, Richard Lassels, dans sa Préface du *Voyage d'Italie*, associait à ses arguments en faveur du bien-fondé de l'expérience du voyage sur le continent une forme d'avertissement puisqu'il demandait que le tuteur choisi « fust Anglois, & non pas étranger », non par haine des étrangers mais par « inclination pour [ses] compatriotes ». Il ajoutait : « Quelques-uns menoient leurs pupilles à Geneve, où ils apprennoient quelque peu de François, mais ils oublioient la fidelité qu'ils devoient à leur Prince, & la veneration qu'ils devoient avoir pour la Monarchie⁷⁶ ». L'attachement à la patrie relève en fait d'une tradition que les Britanniques ne furent pas seuls à cultiver. Or, cette attitude connut une forme de réveil dans les dernières décennies du XVIII^e siècle quand les arts de voyager se mirent à défendre l'idée que les déplacements à l'étranger pouvaient être assimilés à une entreprise d'espionnage. Au cœur de ce processus, cependant, c'est surtout l'esprit d'enquête qu'il faut interroger. Celui-ci peut autant être mis au service du bien de l'humanité et de savoirs universels que tourné vers une connaissance des richesses des pays étrangers dans l'intérêt de sa patrie d'origine. Il peut même, en dernier ressort, stimuler un quadrillage de son propre territoire en vue de forger une nouvelle pédagogie de la patrie.

De même que les textes de Rousseau ou de son épigone le docteur Amoureux traduisent un intérêt de plus en plus marqué pour la connaissance des hommes et des peuples⁷⁷, de même les instructions sous forme de questions nous portent vers des curiosités de plus en plus nettement scientifiques ou économiques et sociales. Tout en se voulant globales, celles de Berchtold et de Volney excluent des pans entiers de la curiosité habituelle des voyageurs, à commencer par les œuvres d'art⁷⁸. Pour une majorité d'auteurs, la curiosité n'a en fait désormais de sens que si l'enquête sur le terrain est menée de façon rigoureuse⁷⁹. Qu'elles s'adressent à des administrateurs, à

76. Richard Lassels, « Préface au lecteur touchant les Voyages », dans *Voyage d'Italie*, Paris, Billaine, 1671, p. 17 non numérotée.

77. On connaît la distinction qu'opère Rousseau entre le curieux qui voyage pour « voir du pays » et le philosophe qui cherche à « voir des peuples » (*op. cit.*, p. 580 ; Pléiade, éd. citée, p. 832). Cf. aussi Amoureux, manuscrit cité, p. 20.

78. C'est que l'*Essai* de Berchtold (déjà cité) et les *Questions de statistique à l'usage des voyageurs* écrites par Volney en 1795 (rééditées dans Constantin-François Volney, *Œuvres*, Paris, Parmantier/Froment, 1825, t. 7, p. 377-396 – 1^{re} éd. 1821, t. 6) tendent tous deux, pour parler comme ce dernier, « vers des fins d'utilité publique et sociale » (*ibid.*, p. 381). En cela réside leur principale différence avec le catalogue réuni par Misson à la fin du siècle précédent pour mémoriser les « diverses choses » sur lesquelles ce dernier trouvait « toujours [...] quelque question à faire » (*op. cit.*, t. 3, p. 195).

79. Vantant la précision du géomètre, Saussure juge qu'il faut « minuter, pour ainsi dire, les questions que l'on veut faire à la nature » (*op. cit.*, p. 1). Pour Volney, « une classe essentiellement questionneuse est celle des voyageurs » (*op. cit.*, p. 377).

des naturalistes ou à de simples curieux, les instructions disent ainsi comment obtenir des informations et les engranger. Le voyageur doit tout d'abord, selon le vœu de Diderot, écouter beaucoup et parler peu. Pour distinguer ce qui est vrai de ce qui ne l'est pas, il lui faut ensuite se méfier des ignorants autant que de sa propre imagination et de sa mémoire défaillante⁸⁰. La prise de notes est enfin primordiale, de Lettsom à Saussure et même chez le peintre Valenciennes : tous les auteurs se retrouvent pour demander que l'écriture du journal soit l'objet de la plus extrême attention⁸¹. Un soin comparable préside chez les artistes à l'individualisation des éléments du paysage et chez les géologues à la récolte des cailloux. Il ne suffit pas pour ces derniers de les reconnaître, il faut également choisir les échantillons en pensant à leur utilité pour les musées, avoir la prudence de les déposer dans des sacs de cuir jusqu'aux haltes, savoir les emballer et les étiqueter, enfin connaître l'art de les disposer dans des caisses en vue de leur expédition⁸².

À ce point, l'acte de voyager se charge d'une connotation qui rompt avec le rituel pédagogique du Grand Tour. Bien que le Prussien Berchtold prétende faire un *Essai* utile à l'ensemble des hommes et viser le bien public, son texte paru en anglais en 1789 et traduit en français en 1797 prolonge une tradition qui n'inscrit pas vraiment le déplacement dans l'idée d'un savoir gratuit, fondé sur le libre accroissement de la culture des individus. Dès les années 1760 le voyageur est déjà, selon l'abbé Gros de Besplas, chargé de redresser la vérité malmenée par l'historien et d'exercer avec « beaucoup d'habileté » une fonction de surveillant. Il lui faut se mêler « adroitement à la foule, parmi ce Peuple qui ne sçait pas écrire, mais qui ne ment pas, puisant les faits dans leur source ». Le même auteur demande qu'il « sonde sans crainte le gouvernement, [...] l'étudie, le pénètre, [...] s'insinue dans les secrets de la Cour, en enlève jusqu'aux anecdotes [...] ». Commettant dans les nations étrangères des « sortes de vols », ceux qui se déplacent deviennent des « aigles audacieux » qui enlèvent des régions les plus reculées « un ample butin qu'ils apportent sous le Ciel d'où ils s'étoient élancés », voire d'« habiles Plongeurs des Mers [...] écartant avec habileté les monstres, pour n'emporter des abîmes que les rares plantes, les précieuses coquilles⁸³ ». On ne s'éton-

80. Diderot, *op. cit.*, p. 367-368.

81. « Il seroit aussi bien important que le Naturaliste tint un journal, dans lequel il feroit mention, jour après jour, des événements, observations, lieux, distances, récits, instructions, & remarques relatives à ses vues, qu'il auroit la précaution d'y placer pendant qu'elles seroient encore fraîches dans sa mémoire. » (Lettsom, *op. cit.*, p. XXII) ; « Tenez un petit journal abrégé de vos voyages : écrivez tout ce qui ne peut se dessiner ; anecdotes, aventures, etc. enfin tout ce qui aura pu vous intéresser ou vous amuser » (Pierre-Henri de Valenciennes, *Réflexions et Conseils à un Elève sur la Peinture et particulièrement sur le genre du Paysage*, Paris, L'Auteur/Desenne/Duprat, an VIII [1800], p. 629).

82. Très nombreuses sont les remarques sur ce point, du *Voyageur* de Lettsom à l'*Agenda* de Saussure, des instructions du Directoire pour les commissions des sciences et des arts en Italie (y compris pour celle qui ne partit point, en 1799) à celles que les professeurs du Muséum d'Histoire Naturelle rédigeaient régulièrement à partir de la fin du XVIII^e siècle « sur la manière de recueillir, de conserver et d'envoyer les objets d'histoire naturelle ».

83. Gros de Besplas, *op. cit.*, p. 8-9, 21 et 41.

nera pas de voir que Gros de Besplas suggère aux jeunes officiers d'aller s'instruire « de la position des Pays » pour acquérir la science profonde des lieux qui fait les grands chefs militaires⁸⁴. Utiles aux savants et aux érudits, aux poètes et aux princes, les voyages servent aussi à faire la guerre.

Une approche tout aussi offensive traverse l'éloge que les partisans de la liberté du commerce adressent dans les mêmes années aux Anglais. L'abbé Delille en témoigne lorsqu'il indique dans son *Épître sur les voyages* de 1765 comment les voyages peuvent féconder la prospérité⁸⁵. Mais c'est Leopold von Berchtold surtout qui diffuse la théorie du voyageur en tant qu'espion. Dans la section de son essai intitulée « De l'information et des moyens de l'obtenir », il n'hésite pas à tracer le portrait idéal d'un étranger qui déguise sa condition et feint de ne pas être en train d'enquêter pour obtenir le plus grand nombre possible d'informations. Ailleurs il invite à écrire par abréviation et avec un alphabet à soi « pour cacher les matières importantes ». Si grande est sa méfiance qu'il conseille même de ne pas porter son journal avec soi à cause des risques de vol⁸⁶. La démarche systématique qu'il requiert du voyageur est d'« observer prudemment les inclinations de ceux dont il attend d'obtenir des informations » et de prendre le temps de poser des questions sur une série d'objets que l'ouvrage regroupe en 37 sections : les termes « attention », « enquête », « collecte d'informations utiles » et « investigation » justifient un déploiement du questionnaire sur plusieurs centaines de pages⁸⁷. À cette logique, propre à Berchtold, de l'espionnage dans les domaines les plus variés de l'économie et de l'administration répond l'ambiguïté des expéditions de Bonaparte en Italie et en Égypte, dans leur double dimension de conquête militaire et de contribution à l'augmentation du savoir scientifique et artistique.

Même si elle acquiert une signification offensive lorsque le voyage s'intègre à une entreprise patriotique où le voyageur participe à la compétition entre nations et recherche « le bonheur de son pays en particulier », l'idée du questionnaire relève d'une méthode à visée de connaissance universelle⁸⁸. En amont, Berchtold déclare d'entrée de jeu dans sa préface la filiation de son *Essai* avec les *Instructions for travellers* du doyen Josiah Tucker (1758) et du *Naturalist's companion* de Lettsom (1774), ce qui l'amène à reconnaître une double centralité de l'Angleterre (Tucker) et des sciences naturelles (Lettsom). Mais en aval, l'entreprise annonce bien celle de Volney

84. *Ibid.*, p. 28-31.

85. « Dans des États entiers, où germent leurs leçons [celles des voyages],/Souvent ils ont produit de fertiles moissons. /[...] Par eux mille talens, noblement transplantés,/Vont fleurir loin des lieux qui les ont enfantés. » (Delille, *op. cit.*, p. 20). Amoureux de son côté célèbre les capacités investigatrices du voyageur anglais qui questionne, prend note de tout, achète livres et papiers à l'étranger, au point qu'« on le prendrait pour un Espion d'État » (manuscrit cité, p. 71).

86. Berchtold, *op. cit.*, t. 1, p. 36-47, 12 et 47-50.

87. Dans l'édition en anglais de 1789, les questions occupent les p. 95 à 526.

88. « the welfare of mankind in general » (Berchtold, *op. cit.*, éd. en anglais de 1789, p. 1). Voir à ce propos Élisabeth Chevallier, « Une méthode universelle pour voyager avec profit, par le comte Léopold Berchtold », *Dix-Huitième Siècle*, n° 22, 1990, p. 13-23.

parue pour la première fois en 1795 sous le titre *Questions de statistique à l'usage des voyageurs* et republié à partir de 1821. Volney rappelle alors qu'

à cette époque (en 1795) où le goût de l'instruction se ranima, des chefs éclairés sentirent d'autant plus le besoin de diriger leurs agents qui résidaient en pays étrangers, que beaucoup de ces agents exerçaient pour la première fois leurs fonctions. L'administration les considéra comme des voyageurs diplomatiques et commerciaux au moyen desquels elle devait se procurer des informations plus complètes, plus étendues qu'auparavant [...]. Les questions suivantes furent composées et bientôt imprimées en un petit format, dont les exemplaires furent bornés à un assez petit nombre⁸⁹.

On ne saurait mieux exprimer le statut acquis par cette « classe questionneuse » qu'étaient devenus les voyageurs. Alors que se développaient les enquêtes statistiques à travers les départements français, les arts de voyager exprimèrent la volonté de soulager l'esprit de ceux qui se déplaçaient en leur fournissant des « livres de questions » à poser sur les diverses matières. Volney par conséquent « pose une méthode » à un moment où l'histoire soumet les populations à d'importants mouvements⁹⁰.

Ainsi que l'attestent les modèles mis en place en France par les écoles normales sous le Directoire et le Consulat, le voyage est désormais l'objet d'une pédagogie. Moyen de s'instruire, en continuité avec le tour de France des compagnons des siècles précédents, il peut être promu dans le cadre de stratégies éducatives démocratisées. Certains participants au concours de l'Académie de Lyon de 1787 comme le docteur Amoureux appelaient de leurs vœux ces pédagogies nouvelles. Elles commençaient d'être mises en place depuis les années 1770, de la Suisse à la Prusse, accordant une certaine importance au voyage dans l'apprentissage d'un métier. Partout en Europe se développa la mode du voyage patriotique où les jeunes gens étaient incités à visiter leur pays afin de parfaire leur formation. C'est ainsi que la Société helvétique lança en 1768, à la demande de la Société morale de Zurich, un appel en vue d'encourager les jeunes Helvètes à préférer le tour de Suisse au tour d'Europe, avant que le pasteur Bridel fasse paraître en 1795 un essai en allemand « sur la manière de faire voyager utilement les jeunes Suisses dans leur patrie ». Dans toute l'Europe, l'importance accordée à la connaissance du territoire national rivalisait avec l'incitation à se rendre en divers endroits du globe pour procéder à la comparaison des observations. Cette pratique fut systématisée avec les voyages annuels d'élèves institués par Christian-Gotthilf Salzmann, directeur à partir de 1784 de l'Institut d'éducation de Schnepfenthal, près de Gotha en Saxe.

Allant plus loin que les réponses au concours de l'Académie de Lyon de 1787 sur les voyages comme « moyen de perfectionner l'éducation », le projet soumis par Louis Portiez en 1794 au Comité d'instruction publique prévoyait que, pour façonner

89. Volney, *op. cit.*, p. 378-379.

90. Pierre Serna, « Conclusion. La République est toujours un peu plus loin... », dans *La République en voyage, 1770-1830*, G. Bertrand et P. Serna (dir.), Rennes, PUR, 2013, p. 401.

l'homme nouveau devenu citoyen, les voyages des jeunes gens à l'étranger et plus encore à l'intérieur du pays se pratiqueraient en groupe, sous une forme collective qui en assurerait la nature républicaine⁹¹. On retrouve l'écho de ce projet par-delà la Révolution lorsque, sous le Consulat, l'école centrale de l'Eure établit que les meilleurs élèves seraient récompensés en allant parcourir pendant les vacances « les endroits du département les plus intéressants par leur situation, par l'antiquité des monuments qu'ils renferment, par les manufactures qui s'y trouvent, et par le genre de culture dont on s'occupe dans ces endroits⁹² ».

Le débat sur le voyage au siècle des Lumières n'aurait-il débouché que sur ces deux voies représentées par le questionnaire à l'usage des voyageurs enquêteurs et par l'intégration de la pratique du voyage en tant que méthode d'apprentissage inédite et novatrice s'imposant aux élèves de la république régénérée ? Rien n'est moins sûr. Au moment où s'élabore un voyage que l'on pourrait appeler « républicain », peut-être en vue de répondre aux bouleversements profonds affectant l'ordre social et politique, il n'est pas sûr qu'il soit si simple de régler le flot débordant des mobilités incontrôlées. Le cadre contraignant légué par les arts de voyager du siècle précédent n'est lui-même pas forcément adapté aux besoins des nouvelles générations.

En rupture avec l'exigence de règles qui avait tenu en respect les jeunes gens du Grand Tour, pointe aussi au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles la volonté d'un voyage moins normé et plus libre, qui cherche à échapper aux modèles préétablis. Celui-ci ne se confond pas avec l'institution toute récente du voyage bourgeois, jugé trop conformiste et rapide par ses détracteurs, même si ses buts demeurent proches du désir d'apprentissage artistique des nobles de l'Europe du Grand Tour. Face à la pratique bourgeoise qui se transforme rapidement en repoussoir et pendant que se spécialisent encore davantage les expéditions scientifiques, le voyage pour soi, pour la jouissance individuelle, semble gagner du terrain et tracer petit à petit son chemin libérateur, au plus grand bénéfice de ceux qui partent. C'est là cependant une autre histoire, digne de faire l'objet d'un autre épisode...

91. Gabor Gelléri, « Voyager : un programme républicain », dans G. Bertrand et P. Serna, *op. cit.*, p. 221-231.

92. [François Rever ?.] *Voyage des élèves du pensionnat de l'école centrale de l'Eure, dans la partie occidentale du département, pendant les vacances de l'an 8, avec des observations, des notes, et plusieurs gravures relatives à l'histoire naturelle, l'agriculture et les arts*, Évreux, chez J. J. L. Ancelle, imprimeur-libraire, an X-1802.